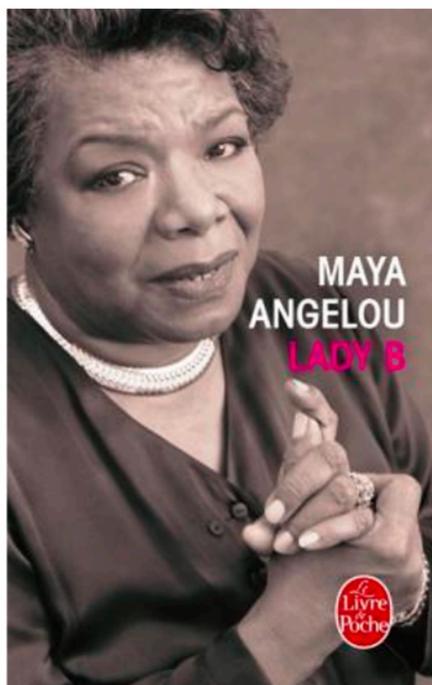


MAYA ANGELOU

*Lady B*

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR CLAIRE CHABALIER ET LOUISE CHABALIER



LE LIVRE DE POCHE

*Titre original :*

MOM & ME & MOM

Publié en accord avec Random House, États-Unis,  
une maison du groupe d'édition Random House,  
une division de Random House Inc., New York.

Les photographies sont reproduites avec l'aimable autorisation  
de Maya Angelou, sauf celles des pages 144, 167, 204 et 217  
qui sont reproduites avec l'autorisation d'Eugene B. Redmond.

Au chapitre 15, des extraits ont été pris du livre  
*Letter to My Daughter*, de Maya Angelou et publié  
chez Random House Inc. à New York en 2008  
et avec l'autorisation de Maya Angelou © 2008.

© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-253-09989-5 – 1<sup>re</sup> publication LGF





*Je tiens à remercier Vivian Baxter qui, avec grande générosité, m'a appris comment être une mère, me permettant ainsi de dédier ce livre à l'un des hommes les plus courageux et les plus généreux que je connaisse, mon fils, Guy Bailey Johnson.*



## Avant-propos

Il arrive fréquemment qu'on me demande comment je suis devenue qui je suis. Comment, née noire dans un pays de Blancs, pauvre dans une société où la richesse est admirée et recherchée à tout prix, femme dans un environnement où seuls de grands navires et quelques locomotives sont désignés favorablement par l'emploi du pronom féminin, comment suis-je devenue Maya Angelou ?

J'ai souvent voulu citer Topsy, la jeune fille noire dans *La Case de l'oncle Tom*. J'étais tentée de dire : « Sais pas. J'ai poussé, c'est tout ! » Je n'ai jamais utilisé cette réponse, pour diverses raisons. Premièrement, parce que j'avais lu le roman au début de l'adolescence et que la fillette noire ignorante m'avait embarrassée. Deuxièmement, je savais être devenue la femme que je suis grâce à la grand-mère que j'aimais et à la mère que j'en suis venue à adorer.

Leur amour m'a influencée, formée, libérée. J'ai vécu avec ma grand-mère paternelle de l'âge de trois

ans jusqu'à mes treize ans. Au cours de ces années, jamais ma grand-mère ne m'a embrassée. Cependant, lorsqu'elle avait des visiteurs, elle m'appelait et me faisait tenir debout devant eux. Elle me caressait ensuite les bras en demandant :

— Avez-vous jamais vu de plus beaux bras, droits comme une planche et bruns comme du beurre d'arachide ?

Ou elle me donnait un bloc-notes et un crayon, puis me lançait des chiffres devant sa visite.

— Bon, Sister, écris 242, puis 380, puis 174, puis 419. Et maintenant additionne ça. Regardez bien, disait-elle aux visiteurs. Son oncle Willie l'a chronométrée. Elle peut terminer l'addition en deux minutes. Vous verrez.

Lorsque je donnais la réponse, elle rayonnait de fierté.

— Vous voyez ? Mon petit professeur.

L'amour guérit. Guérit et libère. En employant le mot *amour*, je ne veux pas dire sentimentalité, mais un état si puissant que c'est peut-être ce qui maintient les étoiles dans le ciel et fait couler le sang dans nos veines de manière régulière.

J'ai écrit ce livre pour examiner certaines des façons dont l'amour guérit et aide une personne à atteindre des sommets insoupçonnés et à se hisser hors d'abîmes insondables.

MAMAN ET MOI



*« Ma mère allait toujours demeurer d'une beauté saisissante. »  
(1976)*

La première décennie du XX<sup>e</sup> siècle n'était pas une bonne période pour naître noire, pauvre et fille à Saint Louis, dans le Missouri, mais Vivian Baxter est née noire et pauvre, de parents noirs et pauvres. Puis elle grandira et on dira d'elle qu'elle était belle. À l'âge adulte, on la connaîtrait comme la dame à la peau couleur beurre et aux cheveux gonflés peignés vers l'arrière.

Son père, un Trinidadien au fort accent des Caraïbes, avait sauté d'un bateau transportant des bananes à Tampa, en Floride, et a réussi toute sa vie à échapper aux agents du service de l'immigration. Il parlait souvent, haut et fort, de sa fierté d'être un citoyen américain. Personne ne lui a expliqué que le simple fait de vouloir être un citoyen ne suffisait pas pour qu'il en soit un.

Faisant contraste avec le teint chocolat de son père, sa mère avait la peau assez pâle pour passer pour une Blanche. On l'appelait une octavonne, ce qui

signifie qu'elle avait un huitième de sang noir. Ses cheveux étaient longs et droits. À la table de la cuisine, elle faisait rire ses enfants en faisant tourner ses tresses comme des cordes, puis en s'asseyant dessus.

Bien que la mère de Vivian fût issue d'une famille irlandaise, elle avait été élevée par des parents adoptifs allemands et parlait avec un net accent germanique.

Vivian était l'aînée des enfants Baxter, suivie de sa sœur Leah, puis de ses frères Tootie, Cladwell, Tommy et Billy.

Au cours de leur enfance, leur père fit de la violence une partie de leur héritage. Il disait souvent :

— Si vous vous retrouvez en prison pour vol ou cambriolage, je vous laisserai croupir là. Mais si on vous arrête parce que vous vous êtes battus, je vendrai votre mère pour payer votre caution.

La famille fut surnommée les Bad Baxters. Si quelqu'un mettait l'un d'eux en colère, ils traquaient l'offenseur jusqu'à sa rue ou à son saloon. Les frères – armés – entraient dans le bar et se postaient à la porte, à chaque extrémité du bar et près des toilettes. Oncle Cladwell saisissait une chaise en bois et la cassait, puis tendait un morceau de la chaise à Vivian en disant :

— Vivian, va botter le cul de ce salaud.

— Lequel ? demandait Vivian.

Elle se servait ensuite de l'arme en bois pour frapper l'offenseur.

Quand ses frères disaient « C'est assez », les Baxter repartaient avec leur brutalité, laissant leur mauvaise

réputation flotter dans l'air. À la maison, ils racontaient leurs histoires de bagarres souvent et avec délectation.

Grand-mère Baxter jouait du piano à l'église baptiste et elle aimait entendre ses enfants chanter du gospel. Elle remplissait une glacière de bières Budweiser et empilait des boîtes de crème glacée dans le réfrigérateur.

Dans la cuisine, les mêmes hommes violents, dirigés par leur féroce grande sœur, chantaient en harmonie des chants religieux comme *Jesus Keep Me Near the Cross*.

*There a precious fountain  
Free to all, a healing stream,  
Flows from Calvary's mountain<sup>1</sup>.*

Les Baxter étaient fiers de leur talent pour le chant. Oncle Tommy et oncle Tootie avaient des voix de basse ; oncle Cladwell, oncle Ira et oncle Billy étaient des ténors ; Vivian avait une voix de contralto ; et tante Leah chantait avec une voix de soprano (selon la famille, elle avait aussi un joli trémolo).

Des années plus tard, je les entendrais souvent, après que mon père, Bailey Johnson Senior, nous eut amenés à Saint Louis, mon frère – surnommé

---

1. « Jésus, garde-moi près de la croix / Il y a là une précieuse fontaine / Accessible à tous, une source guérissante, / Qui coule du mont du Calvaire. »

Junior – et moi, pour vivre avec les Baxter. Ils étaient fiers de chanter juste et fort. Souvent, des voisins venaient se joindre à eux, chacun essayant de chanter plus fort que les autres.

Le père de Vivian voulait toujours entendre parler des jeux violents de ses fils. Il écoutait leurs récits avec enthousiasme, mais s'ils ne se terminaient pas par une bagarre ou au moins par une échauffourée, il soufflait de l'air entre ses dents et disait :

— Ça, c'est des jeux de petits garçons. Me faites pas perdre mon temps avec des histoires ridicules.

Il ajoutait ensuite, en s'adressant à Vivian :

— Bibbi, ces garçons sont trop vieux pour jouer à des jeux de petites filles. Ne les laisse pas devenir des femmes.

Vivian prenait ses consignes au sérieux. Elle verrait à ce qu'ils soient des durs, promit-elle à son père. Elle emmenait ses frères au parc du quartier et leur disait de la regarder tandis qu'elle grimpeait dans l'arbre le plus haut. Elle provoquait des bagarres avec les garçons les plus durs du voisinage, sans réclamer l'aide de ses frères, s'attendant à ce qu'ils se jettent dans la mêlée sans qu'on le leur demande.

Une fois, son père la réprimanda parce qu'elle avait traité sa sœur de poule mouillée.

— Elle n'est qu'une fille, dit-il. Mais toi, Bibbi, tu es plus que ça. Tu es la petite fille-garçon à son papa. Tu n'auras pas toujours besoin d'être aussi

dure. Quand Cladwell sera un peu plus costaud, il prendra la relève.

— Si je le laisse faire, répondit Vivian.

Tout le monde rit, et ses frères racontèrent les escapades dans lesquelles Vivian les entraînait pour leur apprendre comment être des durs.

Ma mère, qui allait toujours demeurer d'une beauté saisissante, rencontra mon père, un beau soldat, en 1924. Bailey Johnson était revenu de la Première Guerre mondiale avec le grade d'officier et un faux accent français. Vivian et lui furent incapables de se retenir. Ils tombèrent amoureux pendant que les frères de Vivian tournaient autour de lui d'une manière menaçante. Il avait été à la guerre, et il venait du Sud, où un Noir apprenait très tôt qu'il devait faire face aux menaces, sinon il n'était pas un homme.

Les frères Baxter ne pouvaient pas intimider Bailey Johnson, surtout après que Vivian leur eut dit de le laisser tranquille, et de marcher droit. Les parents de Vivian n'étaient pas contents de la voir épouser un homme du Sud qui n'était ni un médecin ni un avocat. Il était diététicien, avait-il affirmé. Selon les Baxter, cela signifiait qu'il était seulement un cuisinier noir.

Vivian et Bailey laissèrent derrière eux le climat conflictuel qui régnait chez les Baxter et déménagèrent en Californie, où le petit Bailey est né. Je suivis deux ans plus tard. Mes parents se rendirent rapidement compte qu'ils ne pouvaient pas vivre ensemble. Ils étaient comme des allumettes et de l'essence. Ils se disputaient même sur la façon dont ils allaient se séparer. Ni l'un ni l'autre ne voulait la responsabilité de s'occuper de deux jeunes enfants. Après leur rupture, ils nous envoyèrent, Bailey et moi, chez la mère de mon père en Arkansas.

J'avais trois ans et Bailey cinq lorsque nous arrivâmes à Stamps, en Arkansas, seuls – sans adulte pour nous surveiller –, avec une étiquette au bras indiquant notre nom. Plus tard, j'ai appris que des employés des wagons-lits et des serveurs des wagons-restaurants faisaient descendre des enfants de trains dans le Nord pour les faire monter dans d'autres trains en direction du Sud.

Exception faite d'une horrible visite à Saint Louis, nous vécûmes à Stamps avec la mère de mon père, grand-mère Annie Henderson, et son autre fils, oncle Willie, jusqu'à ce que j'aie treize ans. La visite à Saint Louis fut de courte durée, mais je fus violée pendant mon séjour là-bas, et le violeur fut tué. Je pensais avoir causé sa mort parce que j'avais révélé son nom à la famille. Me sentant coupable, je cessai de parler, sauf à Bailey. J'en étais venue à la conclusion que ma voix était si puissante qu'elle pouvait

tuer des gens, mais qu'elle ne pourrait pas faire de mal à mon frère parce que nous nous aimions si fort.

Ma mère et les membres de sa famille essayèrent de me faire sortir de mon mutisme, mais ils ignoraient ce que je savais : ma voix était une arme meurtrière. Ils se lassèrent rapidement de l'enfant maussade et silencieuse et nous renvoyèrent chez grand-mère Henderson en Arkansas, où nous vécûmes tranquillement et normalement sous la garde de ma grand-mère et l'œil vigilant de mon oncle.

Quand mon brillant frère eut quatorze ans, il avait atteint un âge dangereux pour un jeune Noir dans le Sud caractérisé par la ségrégation raciale. À l'époque, si une personne de race blanche marchait dans la seule portion de rue asphaltée de la petite ville, tout Noir qui s'y trouvait devait s'écarter et marcher dans le caniveau.

Bailey obéissait à l'ordre non formulé, mais parfois, en faisant un grand geste théâtral du bras, il lançait d'une voix forte :

— Oui, monsieur, c'est vous le patron, patron.

Des voisins qui avaient vu comment Bailey agissait devant les Blancs en parlèrent à grand-mère.

Celle-ci nous fit venir tous les deux et dit à Bailey :

— Junior, tu frimes en ville ? Tu ne sais pas que les Blancs vont te tuer si tu te moques d'eux ?

— Momma (mon frère et moi l'appelions souvent ainsi), tout ce que je fais, c'est m'ôter de leur chemin. C'est ce qu'ils veulent, non ?

— Junior, ne joue pas au plus fin avec moi. Je savais que le jour viendrait où tu serais trop vieux pour le Sud, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il arrive si vite. Je vais écrire à ta mère et à ton papa. Maya et toi, surtout toi, Bailey, allez devoir retourner en Californie, et le plus rapidement possible.

Bailey se leva d'un bond et embrassa grand-mère.

— Je suis Frère Lapin dans le champ de ronces.

Grand-mère ne put s'empêcher de rire. Le conte populaire racontait comment un fermier avait attrapé le lapin qui lui volait ses carottes. Le fermier menaçait de tuer le lapin et de le transformer en civet.

— C'est ce que je mérite. Tuez-moi, s'il vous plaît, dit Frère Lapin, mais, je vous en supplie, ne me jetez pas dans le champ de ronces. S'il vous plaît, monsieur, tout sauf ça.

— Tu as peur du champ de ronces ? demanda le fermier.

— Oui, monsieur, répondit le lapin, agité de tremblements. Tuez-moi et mangez-moi, s'il vous plaît, mais ne me jetez pas...

Le fermier saisit le lapin par ses longues oreilles et le lança dans les mauvaises herbes. Frère Lapin se mit à sauter de joie.

— C'est ici que j'ai toujours voulu être !

Je savais que Bailey voulait retrouver sa mère, mais moi, j'étais bien avec grand-mère Henderson. Je l'aimais et me sentais en sécurité sous le parapluie de son amour. Je savais cependant que, pour Bailey, nous devions retourner en Californie. Les jeunes

Noirs de son âge qui osaient à peine poser le regard sur les filles blanches risquaient d'être battus, rossés ou lynchés par le Ku Klux Klan. Mon frère n'avait pas encore fait allusion à une jeune Blanche, mais, comme il était en train de devenir un homme, c'était inévitable qu'il soit un jour ému par la beauté d'une Blanche.

— Oui, ai-je dit, je suis prête à partir.



*« Je suis Lady, mais toujours ta mère. »  
(Stockton, Californie, 1976)*

Ma grand-mère fit affaire avec deux employés des wagons-lits et un serveur du wagon-restaurant pour obtenir des billets pour elle-même, mon frère et moi. Elle et moi irions en Californie les premières, et Bailey suivrait un mois plus tard. Comme j'étais une fille de treize ans, a-t-elle dit, elle ne voulait pas que je voyage sans être accompagnée par un adulte. Bailey serait en sécurité avec oncle Willie. Mon frère croyait qu'il allait s'occuper d'oncle Willie, mais, en réalité, c'était oncle Willie qui s'occuperait de lui.

Lorsque le train atteignit la Californie, j'avais trop peur pour accepter l'idée que j'allais enfin rencontrer ma mère.

Ma grand-mère prit mes mains dans les siennes.

— Y a pas de quoi avoir peur, Sister. Elle est ta mère, c'est tout. On n'arrive pas à l'improviste. Quand elle a reçu ma lettre expliquant que Junior commençait à devenir un homme, elle nous a invités à venir en Californie.

Grand-mère me berça dans ses bras en chantonnant, et je me calmai. Quand nous descendîmes du train, je cherchai une femme qui pourrait être ma mère. Lorsque j'entendis la voix de ma grand-mère appelant quelqu'un, je me tournai dans la direction de la voix. J'étais certaine qu'elle avait fait une erreur, mais la jolie petite femme aux lèvres rouges et en talons hauts se précipita vers ma grand-mère.

— Maman Annie ! Maman Annie !

Grand-mère ouvrit les bras et enlaça la femme. Quand elle baissa les bras, la femme demanda :

— Où est mon bébé ?

Elle regarda autour d'elle et me vit. J'aurais voulu disparaître sous terre. Je n'étais pas jolie ni même mignonne. Cette femme qui ressemblait à une vedette de cinéma méritait une fille plus belle que moi. Je le savais et étais certaine qu'elle s'en rendrait compte dès qu'elle me verrait.

— Maya, Marguerite, mon bébé !

Soudain, je me retrouvai enveloppée dans ses bras et son parfum. Puis elle m'éloigna d'elle et me regarda.

— Oh, mon bébé, tu es belle et si grande. Tu ressembles à ton papa et à moi. Je suis si heureuse de te voir.

Elle m'embrassa. Durant toutes les années passées en Arkansas, jamais on ne m'avait embrassée. Souvent, ma grand-mère m'appelait pour me montrer à ses visiteurs en disant « Voici ma petite-fille ». Elle me caressait les bras et souriait. Mais jamais je n'avais

reçu de baiser. Maintenant, Vivian Baxter embrassait mes joues, mes lèvres, mes mains. Comme je ne savais pas quoi faire, je ne fis rien.

La maison de Vivian, qui était une pension de famille, était remplie de meubles lourds et très inconfortables. Ma mère me montra une chambre en disant que c'était la mienne. Quand je lui dis que je voulais dormir avec Momma, elle me répondit :

— J'imagine que tu dormais avec ta grand-mère à Stamps, mais elle retournera bientôt chez elle et tu dois t'habituer à dormir dans ta propre chambre.

Ma grand-mère resta en Californie pour me surveiller et observer ce qui se passait autour de moi. Quand elle conclut que tout était très bien, elle fut contente. Pas moi. Elle commença à parler de rentrer chez elle, et à se demander tout haut comment se débrouillait son fils handicapé. J'avais peur de la laisser me quitter, mais elle me dit :

— Tu es avec ta mère, maintenant, et ton frère viendra te rejoindre bientôt. Aie confiance en moi, mais, surtout, aie confiance en Dieu. Il veillera sur toi.

Grand-mère souriait quand ma mère faisait jouer, très fort, des disques de jazz et de blues sur son tourne-disque. Parfois, tout simplement parce qu'elle en avait envie, ma mère dansait, toute seule, au milieu du plancher. Alors que grand-mère acceptait des comportements si différents, moi, je ne réussissais pas à m'y habituer.

Ma mère m’observa sans dire grand-chose durant environ deux semaines. Puis elle me fit asseoir pour que nous ayons une petite conversation – un rituel qui me deviendrait familier.

— Maya, me dit-elle, tu désapprouves ma façon de vivre parce que je ne suis pas comme ta grand-mère. C’est vrai, je ne le suis pas. Mais je suis ta mère et je bosse dur pour payer ce toit au-dessus de ta tête. Quand tu vas à l’école, ton enseignante te sourit et tu lui souris en retour. Des élèves que tu ne connais même pas sourient et tu souris aussi. Moi, je suis ta mère. Si tu peux faire apparaître un sourire sur ton visage pour des inconnus, fais-le pour moi. Je l’apprécierai, je te le promets.

Elle posa la main sur ma joue et sourit.

— Allez, mon bébé, souris pour maman. Allez, sois charitable.

Elle fit une grimace et, malgré moi, je souris. Elle m’embrassa sur les lèvres et se mit à pleurer.

— C’est la première fois que je te vois sourire. Tu as un beau sourire. Ma belle fille peut sourire.

Je n’étais pas habituée à me faire qualifier de belle. Ce jour-là, j’ai appris qu’on pouvait être généreux simplement en faisant sourire quelqu’un. Au cours des années à venir, je découvrirais qu’une parole aimable ou un mot d’encouragement peuvent constituer un cadeau charitable. Je peux me déplacer pour permettre à une autre personne de s’asseoir. Je peux monter le volume de ma musique si elle plaît aux gens, ou le baisser si elle les irrite.

Je ne serai peut-être jamais reconnue comme une philanthrope, mais je veux certainement être reconnue comme une personne charitable.

Je commençais à apprécier ma mère. J'aimais l'entendre rire parce que j'avais remarqué qu'elle ne riait jamais de quelqu'un. Après quelques semaines, il devint évident que je n'utilisais aucune appellation lorsque je m'adressais à elle. En fait, j'amorçais rarement des conversations. Le plus souvent, je me contentais de répondre quand on me parlait.

Un jour, elle me fit venir dans sa chambre. Elle s'assit sur son lit, mais ne m'invita pas à aller la rejoindre.

— Maya, je suis ta mère. Même si je ne me suis pas occupée de toi pendant des années, je suis ta mère. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

Depuis mon arrivée en Californie, je répondais à ses questions par des phrases très courtes.

— Tu n'as pas besoin de m'appeler « madame ». Tu n'es plus en Arkansas.

— Non, madame. Je veux dire : non.

— Tu ne veux pas m'appeler « maman » ?

Je gardai le silence.

— Il faut que tu m'appelles quelque chose. On ne peut pas passer une vie entière sans que tu t'adresses à moi. Comment aimerais-tu m'appeler ?

J'y pensais depuis le premier instant que je l'avais vue.

— Lady.

— Pardon ?

— Lady.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es belle, et que tu ne ressembles pas à une mère.

— Lady est-elle une personne que tu aimes ?

Je ne répondis pas.

— Lady est-elle une personne que tu pourrais apprendre à aimer ?

Elle attendit pendant que je réfléchissais.

— Oui.

— Eh bien, c'est réglé. Je suis Lady, mais toujours ta mère.

— Oui, madame. Je veux dire : oui.

— Au moment opportun, j'annoncerai mon nouveau nom.

Elle s'en alla en me laissant là, monta le volume du tourne-disque et se mit à chanter fort. Le lendemain, je compris qu'elle avait dû parler à ma grand-mère. Celle-ci vint dans ma chambre et me dit :

— Sister, elle est ta mère et elle t'aime vraiment.

— Je vais attendre que Bailey arrive, répondis-je. Il saura quoi faire, et si on devrait l'appeler Lady.